

Sept cents ans de la Dédicace de la Cathédrale de Bourges

Dimanche 26 mai 2024

Quelle journée, chers amis ! Quelle fête en ce dimanche ! Non seulement, avec toute l'Église, nous célébrons la Solennité de la Sainte Trinité, mais en plus, ici à Bourges, au centre géographique du pays de France, nous célébrons le sept-centième anniversaire de la Dédicace de la cathédrale Saint-Étienne, le premier martyr ! C'était le 6 mai 1324. Le Marseillais que je suis, excentré sur les rives d'une Méditerranée qui est elle-même un autre centre, ne peut s'empêcher de penser à un autre 6 mai, le 6 mai 1897, jour de la Dédicace de la nouvelle cathédrale de Marseille, la Major, qui avait été voulue par saint Eugène de Mazenod et que son successeur Mgr Robert, avait choisi de consacrer un 6 mai parce que c'était le jour anniversaire de son ordination épiscopale par le pape Pie IX vingt-cinq ans plus tôt. Merci, cher Jérôme, pour ce clin d'œil inattendu ! Comment accueillir tant de grâces ? Comment découvrir les saveurs cachées du mystère de la foi à la faveur de ce qui nous est donné par cette double invitation : célébrer la Trinité et fêter la Dédicace ? Il me semble qu'une même grammaire peut nous aider à déchiffrer ces deux messages, une grammaire dont la Pentecôte toute proche nous a révélé la portée universelle en dépit de la diversité des langages, et c'est la grammaire de l'eucharistie.

Car le cœur de la fête de la dédicace, c'est la célébration de l'eucharistie. Pas de dédicace sans la messe, qui en constitue non seulement l'élément essentiel, mais qui primitivement en était souvent le seul acte. Durant longtemps, en effet, la plupart des édifices de culte à Rome ne furent dédiés à aucun saint. Même au temps de saint Grégoire le Grand, bien des églises étaient inaugurées sans reliques : c'est la célébration de l'eucharistie qui, à elle seule, les consacrait. Ainsi, chers amis, l'eucharistie est bien le cœur de la célébration de la dédicace. Mais elle est aussi pour nous le porche d'entrée, comme aurait dit Péguy, dans l'insondable immensité de la vie trinitaire. Car c'est bien sur la pierre angulaire qu'est le Christ, lui le Fils de Dieu, qui est à la fois l'autel, le prêtre et la victime, que reposent les pierres vivantes que nous sommes, nous qui constituons son corps, sacramentellement édifié par l'Esprit Saint à la louange du Père, pour le salut du monde.

Nos anciens ne s'y étaient pas trompés : en devenant une immense « maison du peuple », ornée du meilleur savoir-faire de tous les corps de métier, la cathédrale offre, certes, un écrin à l'eucharistie, mais c'est l'eucharistie qui donne une âme à la cathédrale. C'est ce que signifie

symboliquement, ici à Bourges, le pélican au sommet de la tour de Beurre ! Et que dire, dans cette cathédrale, de la puissance évocatrice des vitraux, recueillant la lumière pour transcender la pierre, exaltant le don de Dieu dans les détails réalistes de tant de vies humaines qui se sont laissé éclairer de l'intérieur par la force de l'Évangile. À Bourges, la communion des saints, que les vitraux suggèrent, diffracte la puissance de la communion trinitaire, lorsqu'elle est reçue dans les vases d'argile de nos humbles vies humaines, nourries de la communion eucharistique. Je suis sûr que le nouveau vitrail ne déparera pas, puisqu'il représentera seize figures de chrétiens du Berry liés à la cathédrale et à la vie du diocèse.

Ô pays de France, ne néglige pas la grâce de tes cathédrales, toi dont le territoire en est depuis si longtemps balisé ! Elles sont les héritières et les témoins de l'histoire de ton peuple, dont elles racontent à la fois les splendeurs et les blessures. Aujourd'hui encore, elles représentent un enjeu majeur d'identité collective, comme on le voit ici, à Bourges, dans l'ensemble de la programmation artistique liée à cet anniversaire, mettant en valeur les trésors d'ingéniosité de tous les artisans, qui ont à cœur d'exprimer le meilleur de leurs talents au service d'un bâtiment dont chacun pressent, plus ou moins confusément, qu'il renvoie à ce qui, étonnamment, dépasse l'homme sans l'écraser et le sollicite sans le contraindre. Bâtir une cathédrale, c'est, paradoxalement, mettre la grandeur du génie humain au service de l'humilité de Dieu. Et je trouve qu'à Bourges, on ressent tout particulièrement ce paradoxe, par la sobriété des lignes, l'absence de statuaire et l'abandon confiant, comme dans un bain de lumière, de la prière des hommes à la miséricorde de Dieu.

Ô Église de France, n'oublie pas que la grâce de tes cathédrales est aussi pour toi un appel à la mission ! Car si, dans la vie spirituelle, il n'y a jamais de mission sans grâce, il n'y a pas non plus de grâce sans mission ! Et la mission de l'Église, à bien y réfléchir, tient en un mot, tout aussi trinitaire qu'eucharistique : l'amour ! Car Dieu est amour. Et il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, afin que par lui, le monde soit sauvé. Pour accomplir cette œuvre, l'œuvre de notre salut, ce Fils a donné sa vie, expliquant aux siens « *[qu']il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » (Jn 15, 13). Puis, il les a envoyés en mission, ainsi qu'on l'a entendu tout à l'heure dans l'Évangile qui nous a été proclamé, en leur promettant également qu'il serait avec eux jusqu'à la fin des temps. Comme pour leur signifier que cette mission au long cours ne peut se réaliser sans la promesse d'une présence à la fois réelle et éternelle. Saint Charles de Foucauld l'avait bien compris, qui, aux portes du Sahara, faisait du tabernacle de son petit ermitage « le poste avancé » d'une mission dont il ne savait pas encore comment elle devrait se déployer.

Et ce qui valait pour son ermitage doit valoir aujourd'hui pour nos cathédrales : car c'est par l'adoration que commence toute mission. C'est l'expérience de la proximité de Dieu qui apprend aux missionnaires de quelle façon, respectueuse, patiente et courageuse, ils doivent engager leurs pas sur les routes du monde, en demandant l'hospitalité, comme Dieu avait jadis demandé l'hospitalité à Abraham. Saint Jean-Paul II le signifiait, en commençant toujours par embrasser la terre des pays où il se rendait. Car la mission de l'Église consiste, selon la belle expression du pape Benoît XVI, à « *accompagner la marche de Dieu vers les peuples du monde* », en révélant à tous l'amour dont Dieu les aime et en les invitant à devenir des disciples. Et c'est ainsi qu'un jour, il y a bien longtemps, saint Ursin et saint Just arrivèrent jusqu'à Bourges !

Pour vivre cette mission au fil des siècles, l'Église n'a cessé de se tenir sur les lignes de fracture de l'humanité, afin d'y mener, avec d'autres, le bon combat, celui du service de la famille humaine, de la concorde et de la paix, dans le respect de la justice et de la dignité de chaque personne. Ce furent plusieurs fois le cas ici à Bourges, par exemple quand l'évêque saint Sulpice, qui était aussi chapelain du roi au début du VII^e siècle, ne délaissa pas le soin des indigents et s'attacha à donner, malgré ses fonctions mondaines, l'humble témoignage d'une vie évangélique. Ou encore quand Aymon de Bourbon, nouvel archevêque de cette ville, réunit un concile au début du XI^e siècle, afin d'obtenir des havres de paix dans un moment de guerre et d'anarchie. Ce fut encore le cas quand Jeanne de France, la duchesse des pauvres répudiée par Louis XII, s'employa, à la fin du XV^e siècle à servir ici même les plus déshérités et à relever, par la pratique de la dévotion intérieure, la discipline morale d'un clergé défaillant. Et l'on pourrait multiplier les exemples jusqu'à nos jours.

Oui, frères et sœurs, une cathédrale ne serait rien sans les pierres vivantes qui, de génération en génération, donnent chair à l'Évangile, que ce soit au son des cloches, aux jours heureux, ou bien au son de la simandre, aux jours douloureux ! Toute cathédrale rappelle aux chrétiens leur responsabilité à l'égard de la famille humaine. Comment ne pas évoquer aujourd'hui la lointaine cathédrale de Nouméa et la situation dramatique en Nouvelle Calédonie ? J'ai été touché par la prière prononcée par les responsables des Églises chrétiennes, protestante et catholique, il y a quelques jours, demandant au Seigneur le courage de faire mutuellement, entre les différentes composantes de la population calédonienne, les pas nécessaires les uns envers les autres : « *Nous te demandons de nous donner ton pardon pour nous rendre libres de nous regarder à nouveau comme des frères et sœurs, sous ton regard de Père* », implorait le P. Apikaoua, vicaire général du diocèse de Nouméa.

Comment, en ce jour solennel, ne pas rejoindre par notre prière et soutenir de notre action tous les artisans de paix, chrétiens ou non, qui, à contre-courant des forces de vengeance et de haine, œuvrent avec courage au sein de leurs peuples, le peuple haïtien, abandonné mais résilient, le peuple ukrainien, affaibli mais résistant, le peuple arménien, chez lequel je me suis rendu tout récemment pour la commémoration du génocide, inquiet mais debout, le peuple israélien et le peuple palestinien, tous deux meurtris et ravagés par la haine, comme me l'a dit avec une immense tristesse le cardinal Pizzaballa, patriarche latin de Jérusalem, que j'ai pu rencontrer il y a quinze jours en Italie, et tant d'autres peuples dans des pays où sévissent la violence et la guerre ? Ne laissons pas la peur nous anesthésier. Ne détournons pas nos regards de la misère du monde. *« Vous n'avez pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur ; mais vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils »* (Rm 8, 15), écrivait déjà saint Paul aux chrétiens de Rome.

Chers amis, notre célébration d'aujourd'hui, qui fête tout à la fois la Trinité et la Dédicace, est bien plus qu'un moment d'admiration, tranquille et satisfait, devant la grandeur d'un monument, si beau soit-il. Elle est aussi l'occasion d'une prise de conscience de notre héritage et de nos responsabilités. Malgré ses rides et ses cicatrices, malgré les chants du coq qui résonnent à ses oreilles à chacun de ses reniements, l'Église sait qu'elle n'a d'autre richesse que la grâce de Dieu, d'autre fidélité que celle, inébranlable, que le Christ lui porte : *« Moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps »* (Mt 28, 20). Aujourd'hui, souvenons-nous que cette phrase, qui est la dernière ligne de l'Évangile selon saint Matthieu, Jésus a voulu la prononcer en Galilée. *« Peut-être, écrit Éloi Leclerc, pour que l'on comprenne bien que la gloire de Dieu dans laquelle il venait d'entrer n'était autre que la continuation de cette divine charité qui l'avait conduit tout au long de son chemin sur la terre jusqu'au don suprême de sa vie ; et que cette vie donnée plus forte que la mort, était la vie même de Dieu, offerte aux hommes. »*

Tu veux comprendre la Trinité ? Pratique la charité, car personne ne peut dire qu'il aime Dieu, qu'il ne voit pas, sans aimer son frère, qu'il voit ! Tu veux comprendre la Dédicace ? Pratique l'hospitalité, car à travers tes frères, c'est ton Dieu qui, humblement, demande à être accueilli ! Et pour vivre l'un et l'autre, entre dans le profond mystère de l'eucharistie, qui est l'âme de toute cathédrale. Que Notre-Dame la Blanche, vénérée en ce lieu, Notre-Dame des enfants, saint Ursin, sainte Solange, saint Guillaume et tous les saints du Berry nous y aident.

Amen !

+ Jean-Marc Aveline